

LE DOSSIER DE PRESSE  
DE "THÉSÉE"

(SUITE)

ROBERT KANTERS

(Spectateur, 27 août 1946)

(De Robert Kanters, qui fut critique au Figaro littéraire, aux Nouvelles littéraires, au Monde, à La Table ronde..., signalons notamment l'essai sur Gide ("Journal d'une lecture") qui forme le premier chapitre (pp. 21-71) de son recueil Des Écrivains et des Hommes (Paris : René Julliard, 1952).)

RIEN QU'UN HOMME.

De même qu'il n'est point de bonne revue au Casino sans Mistinguett, il n'en est point chez Gallimard sans M. André Gide. Que voulez-vous, nous manquons de compère ? Les Cahiers de la Pléiade où le maître cet été fait sa rentrée, et ses adieux, sont une de ces superproductions qui doivent attirer la grande foule. Autour de la vedette, il y a peu de femmes nues, bien entendu : seule M<sup>lle</sup> Édith Boissonnas s'essaie dans cet emploi avec beaucoup de bonheur :

Sur le ventre léger palpite avec le souffle  
Une peau dont le grain ne peut se comparer  
A rien, car l'eau, la soie, l'ivoire se camouflent  
En vain et sans lui ressembler.

En revanche, les N.R.F.'s boys font valoir leurs grâces ordinaires, Alain en pédant ingénu, M. Julien Benda en clerc et l'abbé Grosjean en sécularisé. Le cahier est réglé par M. Jean Paulhan, cet Henri Varna de notre littérature, qui vient à la fin nous faire entrevoir ses malices dans le récit d'un voyage au pays de Toppfer. Le tout compose un spectacle presque toujours excitant pour

l'esprit, de saveur un peu sèche, et sans un grain d'existentialisme : vers le même temps, le comité de rédaction s'évanouissait de la couverture des *Temps modernes*...

La rentrée de M. André Gide dans notre vie littéraire a d'ailleurs de multiples aspects. En même temps que ce *Thésée*, il publie les pages de son journal écrites de septembre 1939 jusqu'à mai 1942. On annonce pour l'hiver prochain la représentation d'*Hamlet* dans une traduction à laquelle il donne ses soins depuis des années et celle d'une adaptation de Kafka. Enfin M. Paul Archambault lui consacre un nouvel et important ouvrage de critique sous le titre *Humanité d'André Gide*, essai de biographie et de critique psychologiques. On pense aux soixante-seize ans de l'auteur et on a envie de dire avec Figaro : "C'est un beau... jeune vieillard... rusé, rasé, blasé, qui guette et furette..."

Du style de ce *Thésée*, M. Roger Caillois a déjà parlé ici en termes excellents. Aussi ne chercherons-nous à indiquer que le sens de cette histoire. Elle est écrite à la première personne : Thésée lui-même parle et même bonimente. Il nous raconte sa vie depuis le temps où son père lui faisait soulever des rochers pour chercher des armes jusqu'à celui où, roi d'Athènes à son tour, il accueille Œdipe aveugle conduit par Antigone. On sait que parmi les héros de l'antiquité, il en est peu dont la carrière soit aussi chargée de hauts faits merveilleux : naissance divine, monstres abattus, enfers visités, il n'est presque aucune des actions de Thésée qui ne dépasse la taille de l'homme. Et c'est, semble-t-il, la gageure que M. André Gide s'est proposée : reprendre ce récit, le reprendre de l'intérieur et, sans rien soustraire aux prodiges, ou presque, les porter tous au crédit de l'homme.

Il y a plus de vingt-cinq ans déjà, dans des *Considérations sur la Mythologie grecque*, M. André Gide ébauchait en plus d'un point le *Thésée* qu'il nous donne aujourd'hui pour illustrer cette thèse que "la fable grecque est essentiellement raisonnable". Il nous enseignait aussi à nous méfier de ces mythologues toujours ardents à rationaliser, qui font du taureau de Pasiphaé un jardinier nommé Taurus, et de n'importe quoi un mythe solaire. Connaissant le péril, il a su l'éviter et il n'y a guère qu'un ou deux endroits où la volonté de Thésée de tout expliquer d'une manière terrestre sonne un peu fâcheusement. On aimera au contraire les subtiles transcriptions qui abondent dans le récit de l'aventure crétoise. Ainsi Dédale expliquant qu'il a construit le labyrinthe de sor-

te "non point tant qu'on ne pût... mais qu'on n'en voulût pas sortir". Aussi les premières chambres sont-elles des paradis artificiels : sous l'influence de certaines fumées, la volonté s'y engourdit, l'esprit s'y égare. Ainsi, l'esprit d'Icare est-il toujours au labyrinthe et le jeune homme vient faire devant nous un numéro de ratiocination philosophique fort réussi. Si bien que le merveilleux ne s'évanouit pas tout à fait, même au contact de l'ironie gidienne, mais il se soumet au héros. Et, d'ailleurs, celui-ci a des titres de gloire purement terrestres : Thésée est aussi l'unificateur de l'Attique, le véritable fondateur d'Athènes. Aux dernières lignes, c'est de cela surtout qu'il se glorifie.

Et cette vie qui s'achève sur le plan terrestre vient se confronter avec la vie d'Œdipe. Dans la pièce qu'il lui a consacrée, M. André Gide avait fait d'Œdipe le maître de l'humanisme. Mais ici, c'est Thésée qui reprend cette position. Œdipe s'est crevé les yeux : il rejoint Tirésias dans la foi comme dans la cécité, il prêche à son tour. Et Thésée, vainqueur des monstres, maître de sa cité, l'écoute avec quelque scepticisme, les deux pieds par terre, les yeux au ras de l'horizon...

Les cahiers que M. Gide vient de publier n'ont pas un très gros intérêt en eux-mêmes, mais ils continuent (avec un trou de quelques mois cependant, de janvier à septembre 1939) le journal de l'édition de la Pléiade. Les réactions de l'écrivain devant la guerre, la défaite et le régime vichyssois ne me paraissent pas très intéressantes. D'une façon générale, ce qui me gêne dans ce journal, c'est que l'auteur ayant pris depuis plus de dix ans l'habitude de le publier assez vite, je devine ces pages apprêtées pour le public et, à la fin, plus proche du journal quotidien que du journal intime. Ce que je sens trop ici, en particulier, c'est la volonté de faire figure d'esprit non prévenu : la parfaite disponibilité tourne à la coquetterie. Approuver le maréchal page 44, puis le général page 45 ; le double jeu page 97, puis la résistance page 103, cette succession d'attitudes n'a en soi rien que de naturel : mais elle me fait penser à ces héros de *Paludes* qui chassaient la panthère en escarpolette...

N'importe : d'œuvre en œuvre et, dans ce journal, de page en page, André Gide circonscrit sa propre silhouette et, comme son Thésée, prétend nous dire : je ne suis qu'un homme. L'essai de M. Paul Archambault s'attache à mettre en évidence ce caractère humain, dans tous les sens du mot. C'est une étude appuyée sur une très bonne connaissance des textes, menée avec une constante

probité, inspirée par une charité toute chrétienne, et qui vise en somme le point le plus important. Si la question majeure pour nous tous est de savoir si la vie humaine s'ordonnera désormais autour d'une image de Dieu ou bien autour d'une image de l'homme. Si le seul combat à mort de notre temps est un combat entre la religion et l'humanisme, il nous faut examiner soigneusement le cas de cet André Gide qui se propose volontiers en exemple de l'homme nouveau, celui qui a évacué la croix du Christ et exorcisé le démon.

Mais, de cette double tâche, Thésée lui-même se serait-il acquitté ?

ARMAND HOOG

(*La Nef*, n° 22, septembre 1946, pp. 129-31)

(*Romancier, mémorialiste et critique, Armand Hoog collabore alors régulièrement à la revue mensuelle fondée par Robert Aron et Lucie Faure à la Libération.*)

#### GIDE, OU LES SEXES DE L'ESPRIT.

Dans la même période, où il écrivait ses *Pages de journal 1939-1942*, lourdes d'angoisse, Gide achevait de mettre au point ce *Thésée* auquel il songe depuis vingt ans. L'une et l'autre œuvres, comme elles furent écrites, il les publie à peu près en même temps. Et déjà tout Gide est dans cette dissonance qui s'accepte, se reconnaît, se veut telle. On ne peut rêver, à l'intérieur du monde gidien, de plus dissemblables positions que celles qui sont ici tout ensemble indiquées. Je crois avoir montré, à propos des *Pages de journal*, avec quel courage (avec peut-être quelle jubilation torturée) Gide arrive au terme de sa vie les bras chargés de la même contradiction qu'il découvrit aux premiers soleils d'Afrique. Vieillard fidèle à son adolescence divisée, depuis presque soixante-dix ans disparus. "Ah, dit le *Journal* de 1942, *puissé-je rester charnel et désireux jusqu'à la mort !...*" La même main qui tremble d'écrire ces lignes au plus ardent de l'après-midi transcrit aussi les souvenirs de Thésée, héros sereinement vieilli. Gide n'a pas vieilli comme Thésée, ou plutôt Thésée n'est que l'une des vieillesse de Gide. Mais pourrait-on soutenir, d'autre part, que *L'Immoraliste* fut la seule jeunesse de celui qui écrivit *La Porte étroite* ? Il se faut assurer que la plus grande ambiguïté de Gide n'est pas celle qu'on pense, mais bien

plutôt d'avoir en soi toujours amoureusement transporté les deux sexes de l'esprit.

Deux sexes, deux versions de l'être. Tantôt jeté avec délices vers l'inconnu, l'irremplaçable et l'unique ; tantôt qui revient aux sûretés classiques. Et fondu dans le moment, puis hanté par le projet des plus durables constructions. Tantôt voluptueusement perdu dans le labyrinthe, et tantôt qui en ressort vainqueur. Plus que l'homme et la femme diffèrent par les hanches et les poitrines, les esprits ici se partagent. Mais Gide est demeuré à la fois homme et femme, et Dédale comme Thésée.

Fable, *sotie* ou moralité légendaire à la façon du *Prométhée mal enchaîné*, on ne saurait entendre les intentions de ce *Thésée*, si l'on ne se reporte à un ancien texte d'*Incidences*. Déjà, en 1919, Gide s'interrogeait sur le sens caché du labyrinthe, et sur cet étrange fil que la fille de Minos, restée sur le seuil, attache au bras de son amant. Je ferais bien des réserves sur la façon dont Gide propose d'interpréter le mythe grec en général. Le fond obscur de l'âme inconsciente échappe à une intelligence trop ironique, trop psychologique, formée à l'école de l'introspection française. Mais mon propos n'est pas de discuter ce point. Le fil d'Ariane, disait Gide, "c'est le fil à la patte, et Thésée le trouve aussitôt un peu court ; il se sent tiré trop en arrière tandis que le voici qui s'avance avec horreur et ravissement dans l'inconnu repli de sa destinée. Et sans doute il y a là le sujet d'une opérette..." *Thésée* n'est pas une opérette. Tragédie plutôt de l'esprit, quand celui-ci, comme Gide toute sa vie en accepta l'expérience, aborde le délicieux scandale des ivresses inconnues. Alors Gide se fit tantôt Nathanaël et tantôt Thésée. A soixante-douze ans, s'il prête à Thésée sa parole, ce n'est pas sagesse ni vieillesse. Tout simplement le permanent débat gidien s'enrichit d'un épisode de plus. Demain il retournera à l'immortalité.

Thésée ou le Moraliste. Le voici devant le labyrinthe comme hier le Gide des *Interviews imaginaires*, devant la poésie d'Éluard.

Péché courtois, condamné, repris. Dédale l'architecte créa ces enchantements, il en montre l'artifice. Dans les couloirs du labyrinthe règne cette même atmosphère de séduction, ces mêmes émerveillements coupables que Gide célébra tour à tour et honnit. Volupté de l'instant, égarements d'une seconde non pareille à quoi Nathanaël sacrifiait tout le futur avec allégresse. "Les lourdes vapeurs qui s'en dégagent n'agissent pas seulement sur la volon-

té, qu'elles endorment ; elles procurent une ivresse pleine de charme et prodigue de flatteuses erreurs, invitent à certaine activité vaine le cerveau qui se laisse voluptueusement emplir de mirages ; activité que je dis vaine, parce qu'elle n'aboutit à rien que d'imaginaire, à des visions ou des spéculations sans consistance, sans logique et sans fermeté..." Thésée s'avance sans arme parmi ces vapeurs, bouleversantes approches d'un monstre... Gide retrouve pour parler d'un combat chavirant les mots dorés de *Si le grain ne meurt...* "Si pourtant je triomphai du Minotaure, je ne gardai de ma victoire sur lui qu'un souvenir confus, mais, somme toute, plutôt voluptueux..." Il ne quitterait pas le jardin du Minotaure si le fil ne lui rappelait, "figuration tangible de devoir", son propos, la réalité lointaine du monde vivant. Thésée revient. Gide le loue. Une condamnation subtile n'atteint-elle pas pourtant ce héros dont l'héroïsme est de n'avoir point cédé "à une impasse, à un *pas plus avant* mystérieux" ? Héros court de désirs. Mais il n'est même pas nécessaire d'imaginer que Gide méprise Thésée dans le même moment qu'il le peint. Ce calme garçon sans ivresse est aussi Gidien que Nathanaël. D'un autre sexe spirituel seulement.

Thésée finit comme législateur classique, bienfaiteur de sa cité. Presque louisquatorzien, mais qui aimerait le peuple, un roi sage avec des Turgot comme ministres. "Ma grande force était de croire au progrès." Une dernière contestation oppose Gide à Gide, Œdipe à Thésée. "*J'ai fait ma ville*", dit fièrement celui-ci. Je ne m'étonne pas de voir Gide célébrer, un instant, cette royauté bourgeoise, rêver d'un héros semblable à quelque Henri IV de l'esprit. Qui pénètre l'essentiel secret d'ambiguïté de la nature gidienne, il trouve que Thésée, loyal et courageux garçon, un peu Don Juan, un peu Bayard, vient bien après les faux-monnayeurs. Ainsi, après le déchirement de la volupté, un amant qui retombe trouve-t-il la place calme d'une rêverie vertueuse. "Je reste enfant de cette terre", dit Thésée au rêveur Œdipe. J'attends qu'Œdipe lui réponde, si Gide peut vivre encore quelque temps.

ALBERT-MARIE SCHMIDT

(Réforme, 2 novembre 1946)

(Chroniqueur régulier du grand hebdomadaire protestant, Albert-Marie Schmidt (1901-1966), universitaire, auteur d'une thèse sur La Poésie

scientifique en France au XVI<sup>e</sup> siècle et de nombreux autres travaux sur la littérature de la Renaissance, s'est aussi occupé du Symbolisme, de Maupassant et de la littérature contemporaine. Familier des Entretiens de Pontigny entre 1921 et 1925, il évoqua ses souvenirs sur Gide dans quelques pages données au numéro d'Hommage de La N.R.F. (pp. 238-43 : "A Pontigny"). Des six colonnes de son article de Réforme sur Thésée, nous ne reproduisons pas la première, consacrée à Benjamin Constant.)

#### GIDE, OU LES MÉFAITS DE L'ÉDUCATION.

(...) Dépravé par une certaine éducation protestante, ignorant tout de l'art de conférer, Benjamin Constant connut la pire sorte d'étouffement, celui qui provient, malgré qu'on en ait, d'une absence absolue de charité envers soi-même et envers autrui.

Le cas de notre contemporain André Gide est analogue à celui de Benjamin Constant. L'éducation stricte et distinguée qu'on lui impose, et qu'il accepte, non sans délectation, risque de l'enfermer dans la cellule du moralisme libéral. Il en admire le charme nu. Et cependant il la tolère impatiemment. Hélas ! c'est Dionysos et non le Christ d'un évangile que l'hérésie moderne effrite, qui lui ouvre la porte. Il lit *Les Bacchantes* d'Euripide : "Je rencontrai *Les Bacchantes*, au temps où je me débattais encore contre l'enserrement d'une morale puritaine. La résistance de Penthée, c'était la mienne, à ce qu'un Dionysos secret proposait." (J., p. 76). Il lui offrait l'art, c'est-à-dire l'ensemble de procédés, tour à tour simples et complexes, par lesquels l'homme, non seulement se distribue aux hommes, mais s'en empare.

Dès lors, l'éducation, dont André Gide a bénéficié, n'a plus, du point de vue littéraire et humain, que des résultats heureux. Aussi sincère que Constant envers lui-même et envers ses prochains, aussi modeste (J., p. 25), aussi jaloux que lui de préserver sa disponibilité, il laisse son puritanisme, qu'il accepte après l'avoir réduit, critiquer sa conduite, ses études, ses intuitions créatrices. Là où Dionysos aimerait dissoudre dans le délire sa personne, ce puritanisme attentif, la secourant par la pratique de la confession écrite et du journal intime, la préserve contre l'attirance d'un néant semi-divin.

Mais cette admirable réussite demeure aux yeux d'André Gide assez précaire. Il déplore qu'une sorte de menace la compromette. Il aimerait réconcilier Dionysos et Jésus. Il tente parfois, appliquant une méthode bien puritaine, de tirer de la Bible même les éléments de cette

réconciliation. Pourtant comme il a, autant que Benjamin Constant, horreur de la foi, au sens spécial que la Réforme attribue à ce terme, et comme on a tenté de le persuader que pour s'intéresser à la "parole de Dieu", il est "nécessaire d'y croire" (*J.*, p. 156), il se sent gêné pour faire des Écritures une lecture dionysiaque. Il préfère donc, comme Benjamin Constant, analyser sa sensibilité religieuse, son enthousiasme, qui ne distingue guère le Christ et l'époux d'Ariane. D'où, d'admirables confidences, pleines de mysticisme cosmique et de théologie naturelle : "... si je redoute l'inoccupation de mon esprit et sans cesse lui apporte de l'extérieur quelque nouvelle nourriture, c'est aussi que je sais qu'il ne fournit rien de bon sans effort. Mais mieux vaudrait encore lui donner complète vacance, plutôt qu'interposer sans cesse un écran entre lui-même et Dieu..." (*J.*, p. 25). "Il s'agit ici beaucoup moins d'une situation que d'un état d'âme. L'on ne peut se rapprocher de ce qui est partout. Il s'agit bien plutôt d'une transparence de l'âme qui nous permette de LE sentir. Cet *état de communion*, le grand nombre des hommes ne le connaît point ; mais il apporte à l'âme, à tout l'être, une félicité si délicieuse que l'âme reste inconsolable pour l'avoir une fois connue, puis s'en être dessaisie." (*J.*, p. 152).

L'*état de communion* vers lequel Benjamin Constant a vainement soupiré, c'est Dionysos qui en a gratifié André Gide, mais ce dernier se persuaderait volontiers que toutes les religions, tous les dieux dispensent à leurs fidèles des grâces analogues et que, d'autre part, les différences religieuses sont affaire de tempérament, voire de vocation. Discerner les diverses formes de l'esprit religieux, en dresser un catalogue exact et plaisant, serait faire œuvre utile et pieuse. André Gide, émule de Benjamin Constant, s'y emploie. Son dernier écrit, enchantement parfait et singulier, le prouve. Là, introduits par Thésée, pur humaniste et meneur d'un jeu peut-être décevant, les personnages du grand drame de la religion exposent leurs expériences. C'est Pasiphaé, la mystique sexuelle, qui remarque : "J'ai l'amour exclusif du divin. Le gênant, voyez-vous, c'est de ne point savoir où commence et où finit le dieu" (*T.*, p. 21), Icаре qui se lamente : "Comment atteindre Dieu, partant de l'homme ? Si je pars de Dieu, comment parvenir jusqu'à moi ? Cependant, tout autant que Dieu m'a formé, Dieu n'est-il pas créé par l'homme ? C'est à l'exacte croisée des chemins, au cœur même de cette croix, que mon esprit veut se tenir" (*T.*, p. 27), Ariane, peut-être satisfaite de devenir un mythe, Œdipe qui s'est crevé les yeux pour dissiper "(l')illusion qui nous abuse et offusque notre contempla-

tion du divin" (T., p. 41). Par un procédé qui lui est familier, Gide s'est représenté lui-même sous la figure de Thésée qui ne veut pas "dans les Enfers... recommencer toujours le geste inachevé dans la vie", qui souhaite "ne chercher de repos que, (son) destin parfait, dans la mort" (T., p. 29) et qui ne désire pour épitaphe qu'un simple "J'ai vécu" (T., p. 42).

C'est aux méfaits d'une éducation protestante laïquement puritaine, trop soucieuse de développer l'individualité enfantine pour songer à la relier, que nous devons deux des plus grands analystes de langue française : Benjamin Constant et André Gide. Malades d'isolement et de taciturnité, ils recherchent — employons, encore une fois, le divin emblème popularisé par Nietzsche — Dionysos, dieu des communions équivoques. Mais Constant ne rencontra que le Dionysos infernal qui affole sans unir, et Gide, quoique comblé par le Dionysos céleste, "daimon" de la poésie et âme du monde, se sentant travaillé par de doucement douloureux souvenirs essaie l'impossible synthèse du thyrses et de la croix. S'ils eussent été élevés selon les méthodes des éducateurs protestants du XVII<sup>e</sup> siècle, si curieux de faire de l'homme une réponse à lui-même, au monde, et à Dieu, sans doute eussent-ils évité les incantations maléfiques du fils de Sémélé. Mais, dans ce cas, la plume ne serait-elle pas demeurée stérile entre leurs doigts ? Bienheureux méfaits qui... Ici, Harpocrate, dieu du silence, pose son doigt sur mes lèvres...

*(La suite de ces dossiers  
aux prochains numéros)*

AVEZ-VOUS LU  
LA PAGE 76 ?